



Les nouvelles générations entrées sur le marché du travail semblent manifester un rapport au travail sensiblement différent de celui de leurs aînés, rarement analysé par les sciences sociales. PHOTO MIGUÉ MARIOTTI

Région. Un colloque planche sur le rapport des jeunes au travail. Une problématique éclairante sur l'état de la société.

Comportements et mentalités changent

■ Comment aborder la question du rapport des jeunes au travail, sans tomber dans la caricature ?

Pour tenter de répondre à cette problématique, l'Institut régional du travail (IRT) d'Aix-en-Provence et le LEST-CNRS-AMU, avec la collaboration du Pôle régional travail et le Réseau des instituts du travail organisent depuis hier et aujourd'hui encore à l'hôtel de Région, un colloque destiné aux chercheurs en sciences sociales mais aussi aux représentants du personnel.

Deux conférences sur « La montée de l'individualisation » par le chargé d'étude Bernard Roudet, et « L'activité déviante à défaut d'emploi », développée par Laurent Mucchielli, sociologue, directeur de recherche au CNRS et fondateur de l'observatoire régional de la délinquance, ont ouvert la première matinée de travail.

« Il ne faut pas confondre individualisation et individualisme, cela ne veut pas dire que les jeunes ne pensent pas aux autres et se foutent de leur rapport au travail », lance d'entrée de jeu Mario Correia, directeur de l'IRT. Le chercheur défend l'idée selon laquelle le travail n'est pas moins important pour les jeunes qu'autrefois. Mais ce sont les représentations qu'ils en ont qui ont changé.

« Réfléchir à la façon dont on doit voir l'avenir »

Dans leur relation à l'entreprise, les jeunes n'ont pas les mêmes représentations que leurs aînés. Avant, l'entreprise pouvait garantir l'emploi, aujourd'hui elle ne vous doit rien. Et il n'est pas rare qu'un salarié apprenne par la presse qu'il vient de perdre son emploi. Ce qui a changé : au cours des Trente glorieuses, 60% des jeunes qui n'avaient pas de diplôme trouvaient un travail. Aujourd'hui, ils sont

plus diplômés mais les 20% qui sont au chômage voient leur situation s'aggraver. Une nouvelle classe de pauvre apparaît chez les jeunes. « Le problème, souligne Mario Correia, c'est que ces jeunes qui cumulent les difficultés sont aussi touchés par un chômage de longue durée. »

Le niveau de diplôme et l'individualisation des comportements transforment en profondeur les relations collectives. D'où la question de qui va représenter les plus faibles ? Dans ce nouvel attelage des relations sociales, si les plus diplômés s'en sortent toujours mieux, que va-t-il advenir de ceux qui n'ont aucun diplôme. L'urgence serait à la reconstruction de la représentation collective. « Les jeunes, confirme Mario Correia, ne veulent plus ap-

partenir à une organisation syndicale, rejettent les partis mais ils sont critiques, s'investissent dans l'associatif. Tout nous incite à réfléchir à la façon dont on doit voir l'avenir. »

Si les organisations, institutions veulent s'emparer du sujet, l'indifférence des politiques doit interroger sur l'état dans lequel se trouve aujourd'hui la société. Car l'absence de réponse serait lourde de conséquences. « Si aucune réponse n'est apportée, on va droit dans le mur. » Car si le système tel qu'il existe aujourd'hui a plutôt bien résisté en période de prospérité, il pourrait être redoutable en période de crise. Le niveau de violence pourrait alors atteindre un niveau jamais égalé.

CATHERINE WALGENWITZ

Après l'exclusion scolaire, l'exclusion du travail

■ Quelle doit être la place de l'absence de travail dans la construction de la délinquance juvénile ? Difficile problématique à laquelle Laurent Mucchielli a tenté de répondre au cours de son intervention : « Les jeunes qui vont faire d'une activité délinquante quelque chose de central dans leur mode de vie s'opèrent autour de la rupture scolaire. Quand on vit dans un quartier sensible comment positionner la question du travail, dont l'absence a un impact sur la famille. Cette absence de travail peut provoquer un éloignement des normes sociales. Accompagné d'aigreur, de ressentiment, il peut entraîner une dévalorisation des parents. Les parents ne sont pas démissionnaires, ils sont dépassés. L'exclusion précoce commence par

l'exclusion scolaire. Un sujet dont on parle très peu dans nos sociétés. Il n'y a pas eu de révolution de la délinquance, c'est toujours le même mécanisme. Comment sortir d'une activité délinquante ? Il y a un choix rationnel et le mode de vie délinquant comme une activité sociale, c'est l'adoption d'une identité qui va déboucher sur la question du rejet de l'emploi. Mais va arriver le moment où la question va se poser d'un processus de sortie. Ce sera long et aléatoire. Mais il va y arriver un jour ou l'autre. Au fond que souhaite la pire des jeunes crapules ? Rien d'autre qu'un boulot, une jolie femme et un appart' comme tout le monde. Une chose est sûre, le facteur travail reste décisif au sein de cette complexité. »

C.W.